Document generated on 05/19/2025 6:04 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

60 074

Maude Poissant

Number 120, Winter 2014

Dettes : pile ou faces cachées des intérêts composés

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72882ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Poissant, M. (2014). 60 074. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (120), 28–32.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

60 074

Maude Poissant

Je pense bien que si j'avais pas croisé Maria Gabriela ce jour-là, j'aurais pas trahi le Padre. Mon choix aurait été simple : purger ma peine tranquillement et travailler pour le patron à partir de ma cellule. Mais ça m'a déconcentré de la revoir après si longtemps, et puis tout s'est enchaîné tellement vite. Maria Gabriela, c'était la femme d'Osvaldo. Quand Osvaldo a été tué, elle pleurait beaucoup et disait : « Ils vont revenir ils vont revenir ils vont revenir pour moi me laissez pas toute seule. » Le patron m'a demandé de rester là une nuit ou deux, alors j'ai dormi dans le fauteuil de cuir du salon pendant un temps. Et puis un soir, elle m'a demandé de coucher dans sa chambre, parce qu'elle entendait des drôles de bruits. J'ai fini par me glisser dans son lit. On s'est vus un bon bout, après. Elle me disait toujours : « Reste, Tonitchito, reste encore une nuit, s'il te plaît. » Mais moi, ça me dérangeait un peu de me faire la veuve d'Osvaldo et je connaissais le patron : il aurait pas aimé. Un matin, j'étais simplement retourné chez moi sans prévenir.

Après, les boulots se sont accumulés ; j'ai de moins en moins pensé à elle. Il a bien dû se passer trois mois avant qu'on se croise cet après-midi-là. Je l'ai trouvée jolie, moins maigrichonne qu'après les funérailles, ça, c'est sûr. J'ai eu envie de passer ma main sur ses fesses rebondies. Je me suis dit : « Tiens, elle a dû se trouver quelqu'un d'autre pour dormir avec elle la nuit, ça lui a redonné l'appétit. » Elle s'est approchée et m'a embrassé sur les deux joues, elle sentait le café. Après, elle m'a chuchoté deux ou trois mots à l'oreille, puis a continué son chemin. On aurait dit que je venais de recevoir un sale coup dans les côtes parce que je respirais plus trop bien. Je la voyais autrement, Maria Gabriela, même que j'aurais eu envie de m'occuper d'elle un peu. Je me suis dit : « Juan Antonio Amador, tu as été un vrai con. »

Le Padre, je l'aimais bien. Et lui aussi, je crois. Avant ce jour-là, jamais j'ai pensé le vendre. Toute cette histoire,

c'est arrivé à cause de Maria Gabriela. Une seconde Maria Gabriela me donnait du Tonitchito près de la joue, l'autre seconde j'entrais chez Manuel Rivera pour prendre une cargaison, et la suivante, comme un con de débutant, je me retrouvais à plat ventre, la joue râpée par le plancher en ciment, les mains derrière le dos. C'était la première fois que je me faisais attraper et j'ai pas aimé. Pendant qu'ils me menottaient, je me suis demandé si la po-po était au courant, pour Maria Gabriela et moi. Sûrement. Ils peuvent tout savoir, aujourd'hui, les policiers, avec leurs ordinateurs, leurs fichiers et leur ADN. Ils avaient planifié leur coup.

Une petite bonne femme s'est approchée, c'était l'inspectrice Viel. J'avais encore le nez dans la poussière du plancher. Du haut de ses cinq pieds un pouce, elle a dit : « Laissez-nous. » Les gros gars de l'escouade l'ont écoutée comme si elle était le pape en personne, puis elle s'est agenouillée près de mon épaule gauche. « C'est fini pour toi, Juan Antonio Amador. » Il y avait du mépris dans sa voix quand elle a dit « Amador ». « Tu as moins d'une heure pour te décider. » Les gars de la po-po ont mis le feu au garage de Manuel Rivera. J'ai compris plus tard à quoi ça rimait : ils me fabriquaient une histoire solide pour embobiner le Padre à propos de la marchandise. Viel m'a fait monter derrière la grille d'une fourgonnette noire, elle s'est installée à côté de moi et a ordonné au blanc-bec assis sur le banc du conducteur de démarrer. Moi, je pensais aux yeux verts de Maria Gabriela, j'espérais qu'ils avaient rien vu de tout ça et j'entendais ma voix, dans ma tête, qui répétait : « Juan Antonio Amador, tu es un vrai con. »

Ma mère, elle aurait dit « un vaurien pas trop con ». Et elle aurait eu raison. Parce que ma vie, j'aurais pu la faire autrement. Je possédais ce qu'il fallait pour devenir quelqu'un de bien, mais j'ai choisi de travailler pour le Padre. Ça allait, au début, les petits boulots, l'argent, les voitures. Et puis on se taisait quand je mettais le pied quelque part, ça, j'aimais bien. Mais très vite le Padre m'a donné les gros boulots, ceux qui se font surtout la nuit. C'était pas très gai, il faut le dire. Mais je voyais bien que les autres gars m'enviaient. Et puis

le Padre, à la longue, il a bien compris que j'étais moins con que les autres. Je pouvais calculer comme il faut, alors il m'a confié les comptes, et ça, c'était gros. Rendu là, plus question de revenir en arrière. Ma mère, elle devinait tout. Elle pleurnichait et répétait sans arrêt : « Si ton père était là, il te le dirait, Juan Antonio Amador, les vrais métiers, ils ont un nom, et ils font payer des impôts. » C'est vrai qu'elle aurait eu besoin d'un homme, ma mère, pour me tabasser un peu et me remettre dans le droit chemin. Mais moi, c'est le Padre que j'ai écouté pendant dix ans. Et où ça m'a mené ? À me faire tuer, tiens, dès qu'il m'aura mis la main dessus.

Viel m'a fixé en silence pendant cinq bonnes minutes. J'ai pensé : « Ça y est, c'est fini, je vais me prendre quatre ou cinq ans. » Puis, elle a commencé à bavarder de tout et de rien, comme pour tuer le temps. Elle me donnait plein de détails sur sa mère, sa pauvre mère qui vieillissait et qui vivait toute seule. Au début, je comprenais pas où elle voulait en venir avec ce bla-bla. Mais elle insistait. Elle m'a raconté qu'elle prenait pas le temps d'arrêter la voir souvent, à cause du boulot et tout, puis elle a réfléchi tout haut, sur le temps qui passe, les choix qu'on fait, les occasions qu'on rate. À un moment elle m'a dit : « Il est peut-être temps de vous faire une vie honnête. » Je me suis mis à la regarder d'une drôle de façon. On aurait dit qu'elle se trouvait dans ma tête. Tout son baratin de vie honnête, je n'arrêtais pas d'y penser depuis que j'avais vu Maria Gabriela. On a beau dire que c'était son truc pour me faire passer de son côté, qu'ils suivent des cours et tout, maintenant, les policiers, sur la psychologie des criminels, mais avec toutes ses simagrées sur sa mère, elle a réussi à m'avoir.

Si j'acceptais de travailler pour la po-po au lieu de faire mon temps, on me donnait un nouveau visage, un nouveau nom, un casier judiciaire vide, et un million de dollars. Quand Viel m'a dit ça, j'ai réfléchi un bon moment. Mon dessous de bras s'est mis à sentir autant que celui du gros Pietro, qui est obèse. Tout ça, c'était bien beau, mais dans mon métier, la trahison, c'est comme une dette impossible à

rembourser. Le Padre, il torture les traîtres longtemps, pour donner l'exemple. Il se calme seulement le jour où il tient dans ses mains la tête du coupable. Alors tout cet argent, ça n'allait pas me durer, le patron me trouverait et me tranche-rait morceau par morceau. Mais un million, quand même. Si je réussissais à disparaître, je pouvais redresser ma vie, partir la tête haute. J'ai pensé à mon chalet, à la Mustang déca-potable 1966 de l'oncle Ernesto que j'avais presque fini de retaper, et je me suis dit : « Ça va, je pourrai me racheter tout ça, même si je pars avec seulement la moitié de l'argent. » Puis j'ai pensé à ma mère et à Maria Gabriela qui était toute fraîche dans ma tête. Ça m'a serré le ventre.

J'ai accepté, à condition de ne pas porter de micro. « Et quand ça sera fini je veux vivre en Australie. » Viel était d'ac-cord pour le micro, ils allaient mettre mon portable sur écoute, mais pour l'Australie, ça n'allait pas marcher. « Tu vas devoir décider ça avec la Protection des témoins. Moi, je ne peux pas savoir où t'iras. C'est le règlement. »

Je suis devenu l'agent civil d'infiltration 60074, et, le soir même, je soupais aux côtés du Padre, comme si de rien n'était. Pendant trente-deux jours, j'ai tout rapporté à Viel, comme un idiot de panier percé. Chacune de mes conversa-tions avec le Padre ou les autres gars. Chacune des planques. Chacune des opérations. Une fois par semaine, je montais dans une nouvelle voiture banalisée. Viel ne m'a plus jamais appelé « Amador ». Elle disait toujours 60074, avec moins de mépris que la première fois. Même, elle me donnait du vous. On allait sur l'autoroute, jamais plus d'une heure, elle avait toujours un café noir pour moi, et puis je lui racon-tais ce qu'elle voulait savoir. Une fois j'ai même plaisanté avec elle : « C'est con, quand même, vous me payez pour faire des crimes, vos fonctionnaires, en haut, ils le savent que je gagne plus qu'eux à transporter des cargaisons de petite poudre blanche ? » Elle m'a regardé, presque avec un sourire, puis elle a ajouté : « Vous savez, le Bien et le Mal, dans mon métier, on apprend que c'est comme de la peinture, il faut les mélanger pour obtenir la couleur qu'on cherche. »

Lors de notre dernière rencontre, elle m'a serré la main et souhaité bonne chance. Je lui ai demandé combien de temps les gars comme moi survivaient après avoir vendu leur patron. Elle a rien répondu. Après un moment, elle a ajouté : « À partir de maintenant, c'est une autre équipe qui s'occupe de vous. Demain, j'imagine, vous passerez à la chirurgie, après, je ne sais pas. » J'ai rigolé : « Vous pensez que je vais pouvoir revenir et faire la cour à Maria Gabriela sans qu'elle me reconnaisse ? Elle et moi, on se ferait une vie ensemble, tranquille, avec les enfants et tout. » Elle a dit tout bas : « Je ne crois pas, on reconnaît toujours les yeux, il paraît. On ne vous permettra pas de rentrer au pays, de toute façon, monsieur Amador. Il faudra rester prudent. »

« Monsieur Amador », ça m'a fait tout drôle. J'ai pensé : « Juan Antonio Amador, tu es un homme respecté maintenant. » Ça faisait du bien d'être considéré comme ça. Je me suis imaginé Maria Gabriela et maman, quand elles recevraient tout cet argent — mon premier argent propre. Elles aussi me respecteraient, oublieraient mes conneries, garderaient un bon souvenir de moi.

Après, j'ai cherché quelque chose à ajouter. On aurait dit que j'étais pas prêt à sortir de la voiture tout de suite. Puis c'est venu tout seul : « Vous avez des enfants ? » Elle en avait, c'était bien sûr. Mais elle voulait pas en parler. On s'est regardés longtemps en silence, puis l'inspectrice Viel a pris une voix très douce : « Je vais essayer de garder un œil sur le bébé quand il sera né, monsieur Amador, celui de Maria Gabriela Ramirez. » Elle a vu la peur dans mes yeux. Moi, j'avais fait attention, personne ne devait se douter, pour le petit, je voulais éviter que le Padre leur touche, à Maria Gabriela et à lui.

Mais elle a ajouté : « Ne vous inquiétez pas. Je suis la seule à savoir. »

On s'est serré la main une deuxième fois, comme deux cons, puis je suis parti.